

Un messianisme sécularisé

Jean-Philippe Warren

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, J.-P. (2008). Un messianisme sécularisé. *Liberté*, 50(4), 89–95.

Un messianisme sécularisé

Jean-Philippe Warren

Il se passe, en ce moment, chez nos voisins, quelque chose d'inouï. Les primaires américaines ont couronné Barack Obama candidat du Parti démocrate, au détriment de celle qui trônait sans partage dans les sondages nationaux il y a un an, Hillary Clinton.

Ce dénouement est spectaculaire à plus d'un titre.

Que Barack Hussein Obama puisse envisager de présenter sa candidature à la présidence des États-Unis est, en soi, extraordinaire. Né d'un père kényan éduqué dans la foi musulmane, il porte le nom de l'ex-dictateur irakien et — presque — celui du terroriste Oussama (Ben Laden). Comment donc cet homme peut-il survivre dans l'enfer de la propagande haineuse des sites Internet et des lignes ouvertes aux États-Unis ? Comment peut-il mobiliser des foules immenses de 10 000, 50 000, voire 100 000 personnes (200 000 en Allemagne), venues de diverses conditions sociales, qui scandent son nom dans une atmosphère frénétique ? Comment est-il arrivé à s'imposer comme le candidat démocrate devant l'implacable machine du clan Clinton ? Comment peut-il espérer battre le vétéran John McCain, un héros de la guerre du Vietnam et un *maverick* de la politique washingtonienne ?

Une biographie qui incarne

l'American Dream* et le *melting pot

Obama a construit son message autour de deux thèmes centraux : l'espoir et l'unité. Il avoue avoir puisé ces deux thèmes dans les méandres de sa propre biographie.

C'est l'espoir, ne cesse-t-il de répéter, qui l'a mené jusqu'ici (« Hope brought me here »). Ses origines sont plus que modestes : il devient orphelin de père à deux ans, il porte le stigmate d'une peau foncée. Et pourtant, le voilà qui excelle à l'école, remporte des bourses, va étudier à Columbia en relations internationales, puis à Harvard, où il est le premier Afro-Américain à occuper le poste de rédacteur en chef de la prestigieuse *Harvard Law*

Review. Quelques années plus tard, il devient le troisième « Noir » à être élu au Sénat dans toute l'histoire des États-Unis, et le seul à siéger actuellement. Se présentant comme un enfant de l'espoir, comme le fils reconnaissant d'une nation où tout est possible pour qui fait preuve d'un peu de bonne volonté, il incarne très concrètement, charnellement, aux yeux de la majorité, le rêve américain.

Ayant grandi dans une nation divisée, il a toujours tâché d'unir plutôt que de confronter. Sa vie réconcilie ainsi maintes facettes qui semblent peu compatibles de prime abord. Sa mère venait de l'Amérique profonde (le Kansas), mais son père était un immigré. Il n'est ni jeune ni vieux (il a 47 ans). Il est mulâtre. Il a étudié dans les meilleures écoles, mais il a été pendant trois ans animateur social à Chicago. Et ainsi de suite. Personnage difficile à cerner, il allie tous les contrastes, combine toutes les oppositions. Même politiquement, il a sans cesse tenté, non pas de manœuvrer entre la gauche et la droite, mais de trouver des terrains d'entente avec la droite, travaillant avec des leaders républicains dès son arrivée au Sénat et se créant, à côté de son image de grand idéaliste, une curieuse réputation de réalisme et de pragmatisme.

Mais cette incarnation à la fois de l'*American Dream* et du *melting pot* dans une seule et même personne, aussi fascinante et puissante soit-elle, ne suffit pas à expliquer pourquoi Obama, considéré comme un ultra-libéral, attire un si haut pourcentage d'indépendants et de républicains désillusionnés. Un autre ingrédient s'ajoute au fait qu'il est un homme d'espoir et de contraste. Pour éclairer pleinement les raisons qui lui rallient une diversité exceptionnelle de partisans, il faut aussi considérer non pas tant le contenu, mais la forme de son idéologie.

Une subversion du mythe américain

Les commentateurs et les journalistes s'entendent pour souligner les dons incomparables d'Obama comme orateur. Durant ses discours, des gens s'évanouissent et pleurent. Certes, sa rhétorique est habile, ses phrases sont fortes et efficaces, mais ni l'élégance de sa prose ni sa verve ne peuvent à elles seules éclairer

les raisons derrière l'engouement phénoménal autour de sa personne. Qui a lu ses discours, qui l'a entendu à la télévision sait que son aura ne peut pas découler uniquement d'un rabâchage, même éloquent, de thèmes plutôt convenus.

À mon avis, ce qui fait le génie d'Obama, c'est de réussir à investir le mythe américain, et de le plier à des fins qui ne sont plus celles de la droite conservatrice. En d'autres termes, le sénateur de l'Illinois — qui n'a jamais caché sa conviction que la foi personnelle pouvait, et devait, jusqu'à un certain point, inspirer les politiques publiques — est en train de faire aux républicains le même coup que George « doublevé » Bush avait fait aux démocrates d'Al Gore.

En premier lieu, Obama tient un discours hautement patriotique. Il souligne son attachement à son pays, sa profonde reconnaissance envers l'Amérique, qui lui a permis de se hisser au rang qu'il occupe aujourd'hui. Pour lui, l'affaire est entendue, les États-Unis constituent une terre bénie, où la possibilité de réussir s'offre à ceux qui veulent bien la saisir. Sur la scène internationale, il parle de sa patrie comme d'un phare de liberté ; il reconnaît le statut de l'Amérique en tant que superpuissance. Dans son discours sur le patriotisme, donné en juin de cette année, il a martelé sans équivoque que son pays est le meilleur sur terre (« the greatest country on earth »). Aussi, il n'hésite jamais à parler de la Constitution comme d'un document presque sacré, et se réfère souvent avec admiration aux Pères de la nation. Le sens qu'il donne à ses propos marque toutefois une rupture radicale. Alors que George W. Bush appelle l'Amérique à vaincre l'axe du mal en anéantissant ses ennemis, Obama parle de restaurer la grandeur des États-Unis en redonnant à leur politique extérieure une dimension humanitaire et en se faisant respecter en Europe aussi bien qu'au Darfour. Son adhésion semble aller à une certaine idée de l'Amérique, plutôt qu'au pays lui-même. Son drapeau est davantage la déclaration des droits que la bannière étoilée, et sa patrie davantage une promesse d'avenir qu'un lourd passé. S'il aime sa nation, ce n'est pas parce qu'elle est parfaite, mais d'abord parce qu'elle peut être améliorée, élevée peu à peu, parce qu'elle est, en somme, une destinée

manifeste, une terre promise qui attend l'arrivée du peuple élu, la « nation Obama » ou la « nouvelle majorité américaine ».

Barack Obama a enseigné à l'université, ce qui lui donne une posture parfois académique. Pourtant, certaines de ses envolées lyriques s'approchent davantage de ce qu'on attend d'un pasteur. Non seulement ses images les plus fortes sont directement tirées de la Bible, mais il a adopté une stratégie de campagne électorale très *grass roots*, en un sens très évangélique, en s'appuyant sur une armada de bénévoles qui se sentent partie prenante d'une aventure quasi messianique. « Nous sommes ceux-là mêmes, affirme Barack Obama, que nous attendions depuis trop longtemps » (« We are the ones we have been waiting for »). Ses partisans, et même des journalistes, font de lui une figure mystique. On boit ses paroles, on s'assemble par dizaines de milliers pour l'entendre, on lui voue un culte qui est celui que l'on réserve d'ordinaire aux *preachers* américains. Les volontaires viennent à lui un peu comme les *born-again Christians* parlent d'aller vers le Christ. La religion qu'il prône n'a cependant pas grand-chose de religieux : aimer son prochain, être solidaires les uns les autres, s'unir autour d'une tâche commune. Voilà l'essentiel de son évangile. La lutte contre le mal cède devant l'exigence de secourir les plus pauvres, de pardonner aux pécheurs. Le retournement des grands thèmes des « années Bush » (peur et division) peut ainsi s'opérer de l'intérieur de la psyché américaine.

En dernier lieu, je crois que l'arme la plus redoutable dans les mains d'Obama est sa critique de Washington. Cette ville n'est point, chez lui, une sorte de Sodome et Gomorrhe. Pourtant, à l'instar des néoconservateurs, il perçoit la capitale américaine comme un lieu de corruption et de gabegie. Jouant sur les grands rassemblements qui y furent organisés par Martin Luther King, les discours d'Obama suggèrent l'image d'une nation américaine en marche vers la ville des péchés, afin d'en finir une fois pour toutes avec le règne de l'argent et des décennies de cynisme. Je me rappelle d'un discours en particulier, prononcé tout de suite après la victoire d'Obama aux primaires de Virginie, dans lequel le candidat démocrate affirmait ne pas vouloir prendre de repos

tant qu'il n'aurait pas changé Washington, ajoutant que ces partisans et lui s'étaient mis ce soir-là en chemin (« Tonight we are on our way »). Une forte dose de populisme infuse ses discours quand il prétend être la voix du peuple, le véhicule des aspirations honnêtes, le messager de la juste colère populaire. Jusqu'à un certain point, il ressemble à George W. Bush, lequel avait osé déclarer en 2000 qu'il n'était pas de Washington, afin d'accréditer l'idée qu'il ne faisait pas partie de l'*establishment*. Obama veut lui aussi incarner l'âme pure qui saura sauver le pays des rapaces et des vautours qui ont pris possession des lieux, à coups de lobbying et de jeux de coulisse.

Le candidat démocrate représente en quelque sorte un prophète qui, ayant assimilé les enseignements des ancêtres, appelle son peuple à la rédemption et à la continuation de sa destinée héroïque. « Nous sommes, déclare-t-il, le changement que nous attendions » (« We are the change we have been waiting for »). Son site officiel est coiffé du slogan : « Je vous demande de croire » (« I am asking you to believe »). Circulant sur *Youtube*, une chanson qui célèbre l'avènement du leader « noir » s'intitule de manière révélatrice « Une prière américaine » (« An American Prayer »). Il serait facile de multiplier les exemples. Retenons ici que, la mission dont il paraît investi, Obama ne l'accomplit pas en servant la cause de la droite fondamentaliste. Un de ses discours les plus moqués par les blogueurs républicains, dans lequel il parle avec des accents mystiques du cheminement long et difficile du peuple américain vers une sorte de rédemption, se termine en invoquant les générations futures qui pourront contempler ce moment de l'histoire américaine comme celui où les malades ont été secourus, les chômeurs ont obtenu des emplois, la montée des océans a été ralentie, la planète a commencé à guérir et l'Amérique est revenue à elle-même. Que ces discours soient prononcés, la plupart du temps, avec humour, doigté, calme et intégrité ne change rien à leur teneur biblique. Pour un adversaire du conservatisme, ce mélange de mesure et de providentialisme est inespéré. Même les plus athées du Parti démocrate doivent penser, à l'occasion, qu'Obama est tombé du ciel !

Un born-again de gauche

Il ne s'agit pas ici d'être en accord ou non avec ce genre de stratégie (réfléchie ou spontanée) pour conquérir la Maison-Blanche. Que l'on aime ou que l'on n'aime pas le style d'Obama, fortement enraciné dans la tradition du *civil rights movement* des années 1960, il demeure que, d'un point de vue purement pragmatique, cette rhétorique suscite, d'un bout à l'autre du pays et dans l'ensemble des classes de la société, un formidable enthousiasme. En subvertissant le grand récit américain qui avait été monopolisé par les conservateurs depuis George W. Bush, sinon depuis Ronald Reagan, et en reprenant à son compte le langage des *preachers* évangélistes, Obama offre à la gauche la possibilité d'être patriotique, messianique et prophétique sans remords, comme sans retenue.

Parmi des tonnes de témoignages des militants démocrates de la base, une jeune électrice déclarait il n'y a pas si longtemps :

Barack Obama doit être élu président des États-Unis. [...] Convaincue que mes efforts seraient mieux investis à ramasser de l'argent pour sa campagne, je me suis jetée dans un monde nouveau, un monde dans lequel le bavardage et les louanges frivoles sont remplacés par une attitude directe et une dévotion semblable à celle d'un disciple. C'est intense et c'est intoxicant.

Après la nomination de Sarah Palin comme colistière de McCain, et surtout après le persiflage de celle-ci contre les animateurs sociaux, des partisans démocrates furieux ont répliqué que Jésus était un animateur social, et Ponce Pilate, un gouverneur... Même des personnalités connues se sont mises de la partie : « Je ferais tout ce qu'il [Obama] me demandera, affirme l'actrice Halle Berry. Je ramasserais des tasses de plastique qui traînent sur le plancher pour lui ouvrir le chemin. » Bill Rush, un pasteur, a quant à lui avancé que la carrière politique du sénateur de l'Illinois est sanctionnée et bénie par Dieu. À force d'entendre de tels témoignages, certains commentateurs du monde des médias semblent eux aussi avoir cédé à l'atmosphère de culte qui se dégage de la campagne présidentielle démocrate. Chris Matthews, de MSNBC,

déclarait ainsi il y a quelque temps : « Je suis la politique depuis que j'ai environ cinq ans. Je n'ai jamais rien vu de semblable. C'est plus gros que Kennedy. Obama arrive et il semble avoir toutes les réponses. C'est un Nouveau Testament. » Dans quelques années, on mesurera le temps, prédisent les admirateurs les plus farouches, entre un « avant Obama » et un « après Obama ».

En se présentant comme l'incarnation de l'avenir, en monopolisant le thème de l'espoir, en affirmant avoir été littéralement enfanté par le rêve américain, Obama a repris à son compte le grand récit des États-Unis et a réussi à transformer l'élection de 2008 en une sorte de référendum sur l'Amérique : l'Amérique, telle est désormais la question implicite du 4 novembre, est-elle prête à devenir elle-même ? Un tel accaparement n'est pas nouveau. Depuis la fondation des colonies britanniques sur le nouveau continent, nos voisins du Sud ont maintenu une riche tradition téléologique, discernant la main de Dieu dans les événements les plus triviaux qui agitent la vie d'ici-bas (voir le texte « L'Amérique sur les traces de Jean de Patmos », de Robert Richard, dans ce numéro). Des *Pilgrim Fathers* jusqu'à la *Manifest Destiny*, en passant par George W. Bush, la politique américaine a sans cesse confondu plan divin et histoire nationale. Encore aujourd'hui, *The Light and the Glory*, de Peter Marshall et David Manuel, un ouvrage de 1977 qui décrit les États-Unis comme un « nouvel Israël », se trouve sur les listes des meilleurs vendeurs en librairie. Autre indice, s'il en fallait davantage, que Chesterton avait raison quand il disait que la nation américaine possède l'âme d'une Église.

Nul ne sait, au moment où j'écris ces lignes, si Obama remportera cette élection. Les obstacles qui se dressent sur le chemin de la Maison-Blanche demeurent incroyablement nombreux. John McCain s'annonce comme un adversaire redoutable et, ayant compris les enjeux de cette élection, la droite extrême cherche désespérément à peindre le portrait de Barack Obama aux couleurs de l'antéchrist. Le temps seul nous dira si Obama est « *the one* », comme ses partisans aiment le croire. Qu'il me suffise de souligner que, jusqu'ici, le fils d'un émigré venu d'Afrique et d'une jeune fille du Kansas n'a pas fait trop mal.